

Actualité musicale

Concerts

L'actualité musicale comprend d'abord les concerts, et bien que le parti pris de ne pas épiloguer ici reste justifié, une ou deux réflexions me démangent la plume. Étonnements plutôt que réflexions, peut-être. Soixante ans après les sarcasmes de Debussy (moins définitifs qu'on ne pouvait espérer) sur l'Opéra, ses tutus; ses flonflons et ses chichis, on remet laborieusement à flot l'énorme ponton qui s'envasait. On fait venir le « vrai » Tristan, et cela fait figure d'événement. Or que voit-on ? D'excellents interprètes (Iseut et Brangaine admirables, Tristan se forçant un peu), un bon orchestre bien dirigé, une salle remplie d'un public souvent jeune, une mise en scène sépulcrale à force d'hiératisme, et puis après ?... Est-ce vraiment si important de jouer l'opéra, bien ou mal? Cet art qui s'est toujours voulu total ne survit que par sa partie musicale : les décors disparaissent plus vite que leurs auteurs, les livrets font vite pitié. Est-il juste de consacrer plus de la moitié du maigre budget musical officiel à ce renflouement ? Comme musée, il manque à la fidélité (où sont les castrats? Pourquoi joue-t-on Racine au Français et jamais Lully à l'opéra ?...); comme lieu d'art vivant, il manque de tout. Tout cela a été dit bien souvent, et au fond la musique dramatique n'en meurt pas; simplement elle se fait ailleurs, plus difficilement, dans un tout autre esprit, et pour un tout autre public. Par exemple à Royan où, paraît-il, beaucoup de recherches portaient plus sur le spectacle qu'est un concert que sur la musique qu'on y joue.

Marius Constant à la maison de l'O.R.T.F. a organisé une série de concerts aux programmes originaux, dont une partie était consacrée aux « espoirs » de la jeune musique. Parmi ces derniers,

M. Decoust a fait jouer une œuvre orchestrale récente intitulée *si., et si.. seulement..*, particulièrement riche de vitalité, de subtilité et de couleur. Pour sa part, Konstantin Simonović a invité au théâtre de la Musique, qui pour une fois répondait à son titre, plusieurs compositeurs peu connus, jeunes Américains en particulier. Steve Reich a ainsi donné un exemple de cette mode lancée il y a six ou sept ans (donc un peu plus qu'une mode, après tout...) par les disciples de Cage, d'une musique jouant sur d'infimes décalages entre des cellules qui se superposent; et il est apparu que si n'importe qui peut aisément « composer » ce genre de musique, son écoute demande une disponibilité toute particulière, et sa réalisation une belle maîtrise musculaire de la part des musiciens.

Livre

La Revue musicale ne se limite pas à des publications aventureuses, elle vient d'éditer un petit Lexique de la percussion, rédigé par F. Dupin, qui est d'une utilité évidente aujourd'hui où les percussionnistes, jadis parias, sont devenus l'élite des orchestres, et où leurs instruments sont les plus employés par les compositeurs, mais non les mieux connus de tous. Puisque ni les conservatoires ni les universités n'éditent de cours photocopiés pour les étudiants musiciens, il leur reste à acheter (un peu cher) cet aide-mémoire extrêmement bien fait.

Disques

L'éditeur CBS diffuse des disques de musique contemporaine parmi lesquels la part faite à la musique américaine est naturellement assez importante. A cette catégorie appartient Touch, œuvre électronique de Morton Subotnick, un des plus intéressants parmi les compositeurs de moins de quarante ans aux U.S.A. Servie par une technique excellente, l'œuvre est longue mais non statique. Elle offre ce que la naïveté américaine a de meilleur parfois, c'est-à-dire une fraîcheur et une vie dont la contrepartie (complaisance, superficialité, manque d'autocritique) n'est pas ici trop lourde. Les défauts les plus typiques de la jeune école américaine n'apparaissent pas; j'entends par là la référence obsessionnelle à l'Europe - rejetée -, l'orientalisme de pacotille, le manque d'imagination camouflé en attitude contemplative. Musique d'ameublement, mais sensible, animée.

Beaucoup plus décevante, en dépit de l'habileté avec laquelle l'auteur la présente, est l'œuvre de Lukas Foss, Geod. Misant sur tous les tableaux, L. Foss réussit à combiner des techniques dodécaphonique, aléatoire, mobile, néo-classique et électro-acoustique. Car l'œuvre mobilise quatre orchestres, dont l'un joue des motifs folkloriques, l'autre improvise des parcours, etc., plus un cinquième chef qui opère ensuite son dosage personnel, son « mixage », comme l'auditeur est invité à le faire en jouant sur sa « balance » stéréo... Foss déclare que pour lui « il est moralement suspect de définir le détail, de décréter : ceci est la seule voie »; beaucoup répondraient qu'il est moralement encore plus suspect d'oser affirmer que « tout est valable, juste, beau » dans une œuvre de ce genre. Mais à dire vrai la morale n'a rien à voir ici, et le résultat, loin de livrer toujours des réminiscences lointaines et tendres comme le souvenir, ainsi qu'on nous le suggère, fait à la longue penser à des déchets culturels flottant sur une eau trouble, avec ce « flou artistique » que seuls pratiquent encore les photographes de village. Et cette évocation est curieusement plus complaisante que sacrilège : là où d'autres « évacuent » la tradition, Foss la recueille habilement à l'état d'épaves. Attitude

intéressante, sans doute, plus que l'œuvre à laquelle elle aboutit.

Avec deux compositeurs scandinaves du Studio-Reihe neuer Musik de Stockholm, l'influence américaine est immédiate, brutale. Folke Rabe et Bo Anders Persson étalent des trames électroniques presque immobiles. À l'auditeur de déceler les lents et imperceptibles changements, s'il en a l'humeur. Sinon, après une relative fascination de quelques minutes, il décrochera... Mais les mandalas tibétains ne se regardent pas comme un Delacroix, et il ne faut pas écouter ces musiques comme du Webern ni du Xenakis, en principe. L'ennui est que nous avons la fâcheuse habitude de regarder les mandalas comme des peintures; et ces longs objets sonores se présentent comme des œuvres signées : l'équivoque est partout.

Aucune équivoque cependant avec les œuvres de Takemitsu, Nono, Xenakis qui sont parmi les classiques de demain. Celle de Takemitsu, *The Dorian Horizon*, est jolie, un peu précieuse, un peu froide, comme la plupart des compositions de ce Japonais raffiné, *Akrata*, de Xenakis, est interprété par R. Dufallo avec plus de mollesse que dans l'excellent disque de K. Simonović consacré à Xenakis.

Plusieurs publications remarquables sont récemment venues améliorer nos connaissances de l'Asie. On sait que, très schématiquement, cet immense et foisonnant continent se divise en quatre grandes familles musicales : arabe, indo-iranienne, indonésienne et chinoise. Ces deux derniers mondes sonores ont une frontière qui passe quelque part le long du Mékong, et deux disques récents montrent bien ainsi l'opposition entre la musique du Cambodge, qui appartient déjà, avec Siam, Birmanie, etc., à l'orbite indonésienne, et celle du Viêt-nam qui est dans la mouvance chinoise. Le disque du Cambodge, dédié par Jacques Brunet « aux artistes khmers que la guerre a pour toujours réduits au silence », comporte une face consacrée aux musiques royales. C'est ainsi qu'on y entend, dans une pièce jouée pour la dernière fois en 1965 (aux funérailles d'un successeur de ce Jayavarman II qui ramena de son exil à Java, au IX^{ème} siècle, un orchestre du type « gamelan »), des conques lugubres qui sont contemporaines d'Angkor. Le disque de cithare vietnamienne, dû à Trân Quang Hai, est un modèle de précision musicologique par sa notice, et d'intérêt musical par la variété de pièces courtes tantôt traditionnelles, tantôt récemment composées par leur interprète, qui prouve qu'une musique « traditionnelle » peut rester pure et créatrice à la fois.

C'est le cas, bien connu, de la musique de Bali également. Elle est désormais accessible dans d'excellents enregistrements. Certes, il convient de se méfier, ici comme à la salle Pleyel, des globe-trotters monnayant leurs sensations fortes : un disque comme celui intitulé *Chants et danses d'Indonésie* donne l'impression d'avoir été glané à la sauvette entre de courtes escales. Mais les enregistrements de Merry Ottin sont d'une qualité comparable à celle du *Barong* dû à L. Berthe

et déjà cité dans cette revue.

Si tout a déjà été enregistré à Bali (sinon publié), la musique de Java est moins bien partagée, et celle de Sumatra, Bornéo, Sulawesi, etc., reste à découvrir presque entièrement. Pour Java, trois disques absolument remarquables existent. Deux sont dus à J. Brunet, qui a pu faire revivre des gamelans très anciens (xv^e siècle et peut-être même avant) conservés dans des musées ou des palais princiers. C'est littéralement une musique d'un autre monde qui nous parvient : ses sonorités froides, quintessenciées, mystérieuses ont jadis troublé Debussy et, depuis, bien d'autres compositeurs occidentaux. Malgré les instruments comparables, nous sommes loin de l'ivresse balinaise. Un autre disque du même musicologue complète cette illustration de la musique de Java central en en donnant une image plus variée ; la capacité d'envoûtement d'une pièce comme Ketawang Kesatrijan, danse de théâtre, est étonnante : en quelques minutes, on est hors du temps, dans un entrelacs paisible et subtil de courts motifs pentaphones.

Le pays Sunda, à l'ouest de Java, a une culture et une langue aussi différentes de celles de Java central que celles-ci le sont de Bali. Pour la première fois la musique de cette région est publiée dans un très bon disque. Ensemble de musique de chambre (cithares, flûte et chant) très différent des gamelans auxquels on croit trop que se réduit la musique indonésienne. La rythmique aussi est à l'opposé de celle - toute en contrastes - de Java ou Bali : une mélodie d'une plasticité très libre serpente au-dessus d'un pianotage régulier. Tout n'est que paix et sentimentalité discrète. Décidément, il y a encore bien des découvertes à faire à travers les musiques du monde.

Nouvelle Revue Française n° 234, juin 1972, Paris, Gallimard p.101-105.

CBS (30) S 34 61170.

CBS. (30) 34 612131

CBS. (30) 34 WER 00047.

CBS. (30) S 34 61226.

EMI. (30) C 061 10011.

Alvarès (30) LD 465.

CDM (30) LDX 74454

CDM (30) LDX 74402.

Par exemple BAM (30) LD113.

Vogue (30) LD 763.

Java, Historic Gamelans, Unesco Collection "Musical sources", Phi. (30) 65 86004.
Alvarès (30) C 462.
Java, pays Sunda. Alvarès (30) LD 110.